

# LIVRES



Entre les lignes Page D2  
Livres jaunés Page D4  
Le bloc-notes Page D5  
Parcours d'un écrivain Page D6

LE DEVOIR, LES SAMEDI 6 / DIMANCHE 7 MARS 1993

## Paule Noyart

Sur quelques petites choses importantes

MARIE-CLAIRE GIRARD

«**J**e suis issue d'une famille d'éleveurs de chevaux en Belgique. Une légende familiale veut qu'un cheval envoyé par mon grand-père à l'étranger soit mort lors du naufrage du Titanic. Ce cheval s'appelait Gracieuse.»

Gracieuse est le qualificatif qui s'applique aussi à la petite femme au visage délicat qui se trouve devant moi. Paule Noyart débarque à peine de Paris lorsque je l'aperçois dans la lumière nonchalante et douce d'un après-midi d'hiver, rue Saint-Denis. «Chaque fois que je retourne là-bas, dit-elle, je me dis que jamais plus je ne pourrais y vivre.» Elle vient de publier *Vigie* chez XYZ, d'où notre rencontre aujourd'hui.

En 1977, Paule Noyart venait s'installer au Québec. Son mari de l'époque, réalisateur pour la télévision belge, était venu travailler à la Francofête. Il y a eu un autre mari, du travail au théâtre du Trident pendant trois ans, puis un tour du monde...

Longtemps, elle a fait de la traduction d'écrivains canadiens-anglais, Marian Engels, Mordecai Richler. Dernièrement, elle traduisait Janet Turner Hospital et Stephen Crane, à qui elle voue une admiration sans borne. C'est cet écrivain de l'absurdité et de la fatalité, journaliste et correspondant de guerre, mort en 1900 que Paule Noyart aurait aimé rencontrer. Au-delà des années et à travers les mots existent bien des connivences secrètes.

Elle écrit depuis qu'elle est toute petite, mais à la faveur des nombreux déménagements, a toujours tout jeté, sauf ses journaux intimes conservés pour ses deux fils. Mais la vie est difficile, à qui veut la gagner avec sa plume. «J'ai choisi l'indigence pour terminer mon troisième roman qui se passe à Beyrouth.»

Déracinée, Paule Noyart avoue l'être, sautant non seulement de l'Europe à l'Amérique, mais depuis qu'elle est petite, de la campagne à la ville. «A force de vivre dans les villes, on s'y habitue et on apprécie, moi qui adore écrire dans les endroits publics, quand ça bouge et converse autour de moi.»

Tout comme sa vie a changé à plusieurs reprises: après des études au Conservatoire et aux Beaux-Arts, elle a peint pendant longtemps, pour faire plaisir à son père puis a cessé lorsqu'il est mort. Écrire représente peut-être un point d'ancrage dans tous ces tumultes.

*Vigie* est son deuxième roman, qui suit *La Chinoise blonde*. Et à première vue, on pourrait croire qu'il s'agit d'un roman sur la folie. «Quand j'ai commencé à écrire, je n'avais en tête que cette fille étrange, mal dans sa vie. Elle n'est pas folle, elle est très saine, mais le monde qui l'entoure ne lui va pas du tout. Elle va finir par se trouver à travers une sorte de voyage initiatique en compagnie de ce chien, apprenant à fonctionner avec ses ressources personnelles.»

VOIR PAGE D-2: NOYART

Voir aussi la critique de *Vigie* en page D-3

## Plume noire en pays blanc

Plusieurs écrivains d'origine

haïtienne attendent encore la

consécration en sol québécois;

leur terre d'accueil pourtant.

Des noms comme Stanley Péan

et Alix Renaud demandent

à sortir de l'ombre.

Le Québec est-il en train

de passer à côté d'une mine d'or?

MARIE-ANNA MURAT

**J**oël Des Rosiers n'a jamais eu peur des mots. Il s'en gave depuis sa plus tendre enfance, d'où sa boulimie littéraire. Haïtien, oui, mais descendant du fondateur de Rigaud, cette petite ville, tout à l'ouest de l'île de Montréal. Ce poète-médecin compte des lecteurs fidèles, mais... trop rares.

Alix Renaud se sert de sa plume de façon presque compulsive. Rien d'étonnant à cela, quand on sait qu'il est terminologue, traducteur, écrivain, poète et diseur. La langue est sa passion et... son principal personnage. On ne compte plus ses écrits radiophoniques, ses lexiques. Son dernier ouvrage, *Pale Kreyol*, manuel d'enseignement du créole à l'usage des francophones, attend encore le bon-vouloir des ministères auxquels l'éditeur a adressé une demande de subvention.

Qu'en est-il de Serge Legagneur? Plusieurs le considèrent comme l'un des plus grands poètes haïtiens de sa génération. Son niveau de langue serait-il à ce point inaccessible que cet auteur doive rester confiné dans la coulisse?

Décidément, si l'on excepte Dany Laferrière et Emile Ollivier, la plupart des Québécois d'origine haïtienne et d'expression française pourtant si prolifiques sont effacés, méconnus et sans doute, quelque part, sous-estimés!

Des frontières éclatées

*Callaloo*, revue de littératures afro-américaine et africaine, publiée par l'Université John Hopkins (en collaboration avec celle de Virginie), leur a consacré tout son numéro du printemps 1992. *Le Globe and Mail* (30 janvier 1993) a tout de suite emboîté le pas. Américains et Canadiens auraient-ils, mieux que nous, flairé une mine d'or?

«Vous m'en direz tant», répond Maximilien Laroche. Critique littéraire et professeur titulaire au Département des littératures de l'Université Laval depuis plus de vingt ans, Laroche est un pionnier des études comparatives des écrits québécois et haïtiens. Il estime que la génération des jeunes auteurs haïtiens comme Des Rosiers, au-delà des frontières d'un nationalisme étroit, possède une vision à laquelle la majorité des gens d'ici n'ont pas encore adhéré: celle de l'américanité.

En fait, tous les auteurs immigrés sont de cet avis. Ils jugent que leur présence au Québec est légitimée. Selon Des Rosiers, elle forme une boucle migratoire entre l'Europe, l'Afrique, les Caraïbes et le Québec (dans l'ordre historique des choses, bien sûr). Et c'est une écriture vive, passionnée, conjuguant passé et présent, qu'on retrouve dans les textes de tous ces «kebekwa lot kote» (expression créole pour Québécois venus d'ailleurs).

Edgar Gousse renchérit: «Que nous soyons Latins, Haïtiens, Antillais ou d'un ailleurs non identifié ou non défini, nous sommes tous des écrivains d'une société pluriethnique». Editeur de la revue littéraire *Ruptures* qui publie en trois langues les oeuvres d'écrivains d'Amérique (y compris celles des Québécois «pure laine»), Edgar Gousse aurait pu être missionnaire. Sa revue a dû compter sur la générosité de ses collaborateurs pour sortir son premier numéro de mars 1993.

Le souvenir de l'odeur du café

Tous les auteurs d'origine haïtienne accordent beaucoup d'importance à leur expérience personnelle ou à celle de leur collectivité, aux problèmes psychologiques et érotiques. Tous appartiennent à la génération post-duvalériste, arrivée au Québec avec quelques poils au menton. De leur enfance, ils ont le souvenir du café fort, un goût de cannes et de «bananes pesées»; de l'âge adulte, ils conservent un parfum de sirop d'érable, des airs

VOIR PAGE D-2: PLUME NOIRE

PHOTO LUIS ABELLA

La génération des jeunes auteurs haïtiens, comme Joël Des Rosiers, ici, va forcément au-delà d'un nationalisme étroit et fait éclater toutes les frontières

## LE QUÉBEC EN JEU

Comprendre les grands défis

Sous la direction de GÉRARD DAIGLE, avec la collaboration de GUY ROCHER.  
«Un tableau complet du Québec contemporain»

Chômage

Pauvreté

Langues

Nationalisme

Éducation

Santé

37 \$, 811 pages

Les Presses de l'Université de Montréal En librairie ou au (514) 449-7886



«Lecture... essentielle.» Pierre Vennat, La Presse

«... un ouvrage de référence extrêmement utile.» OCS Nouvelles

«S'il n'y avait qu'un livre à lire sur le Québec moderne, ce devrait être celui-là.» Mathieu-Robert Sauvé, Forum

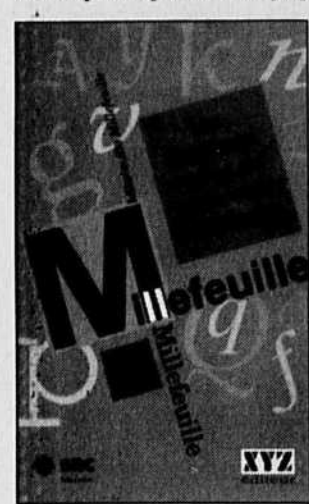
## L I V R E S

ENTRE LES LIGNES

LA VIE  
LITTÉRAIRE

LOUISE LEDUC

Les meilleurs textes du concours littéraire public lancé par l'émission *Millefeuille* ont été publiés par les éditions XYZ. Ce livre de 117 pages regroupe les textes qui, à raison de trois par semaine, ont été choisis par l'animateur Gaston L'Heureux. À partir d'une phrase extraite d'une oeuvre québécoise, les téléspectateurs étaient invités à exprimer leurs émotions sans aucune autre contrainte sinon la longueur des textes qui ne devaient pas dépasser une page.



Chose curieuse, la phrase «Je me sens comme un enfant qui fugue» tirée de *Les choses d'un jour* de Gilles Archambault a inspiré à deux auteurs des histoires de couples en difficultés avec l'un des conjoints qui décide de mettre le cap sur l'aéroport plutôt que sur la maison après la journée de travail. Du type: parti acheter des cigarettes. Dans le cas de l'héroïne de Maurice Gagnon, ce sera fatal. Repentante, elle n'aura pas le temps de se faire pardonner: en débattant le cadeau offert par son amant de la

République dominicaine, elle saura que sa fugue sera sans doute sa dernière. Dans la boîte, elle découvre un petit cerceuil noir porteur d'un message: «Adieu chérie, j'ai le sida».

Quant à cette citation «J'habite le sommet du monde», de Yves Thériault, les lecteurs s'en sont saisis pour montrer la grisaille de leur univers. Anne-Lise Fecteau décrit dans son texte «un matin de déprime où le café sent déjà le bureau». Le personnage de Guillaume Simard, qui se regarde «le nombril et se dit: Je suis jeune, je suis beau, j'étais l'ogre, je suis soudain un oiseau», voit le sage «remettre son chandail pour aller puncher».

Bref, un petit bouquin sans prétention, à l'image de ces écrivains inconnus avant que Gaston L'Heureux ne les sorte un peu de leur anonymat. Du coup, le potentiel des Québécois longtemps confinés à la tradition orale et peu encouragés à l'écriture, selon l'animateur qui signe la préface, est enfin révélé.

## Jeunes poètes

Le Prix Émile-Nelligan, récompensant une oeuvre poétique de langue française écrite par un Nord Américain de 35 ans et moins, sera remis le lundi, 8 mars prochain. Les trois finalistes en lice sont Patricia Lamontagne pour *Rush papier ciseau*, Yves Roy pour *Le poète jeté aux chiens* et Serge Patrice Thibodeau pour *Le Cycle de Prague*. Le gagnant se verra remettre une bourse de 5000 \$ en plus d'une médaille honorifique.

## Honneurs

Louise Gagnon, de l'Université Laval, a été honorée par l'Institut québécois de recherche sur la culture. Son mémoire de maîtrise sur l'apparition des modes enfantins au Québec, publié dans la collection Edmond-de-Nevers, décrit les changements apportés aux robes de fillettes et l'apparition des principaux costumes destinés aux garçons en milieu bourgeois au XIXe siècle.

## Place aux femmes

La revue au féminin *Arcade* ne pouvait manquer de souligner à sa façon la Journée internationale de la Femme. À cette occasion, le vingt-sizième numéro, sous la direction de Hélène Rioux, sera lancé, consacré entièrement à celles que de Beauvoir appelait le deuxième sexe.

Grisaille et griserie  
des pays de l'Est

PASSAGES DE L'EST  
CARNETS DE VOYAGES 1990-1991  
Danièle Sallenave, Paris,  
Gallimard, 329p.

ODILE  
TREMBLAY

Le genre est élastique et se prête à tout, de la description clinique des choses faites, des gens vus, aux grandes envolées lyriques. Genre où les femmes ont traditionnellement brillé, depuis les longues et passionnantes incursions orientales d'Alexandra David-Neel. Qui n'a jamais rédigé de carnet de voyage?

Cela tient du journal, en moins intime, en plus observé. Cela change de forme au fil des jours pour produire des écrits souples, un peu disparates, qu'une fois reliés, on se plaît à feuilletter ici et là, au hasard, avec des retours en arrière, dont on éprouve les styles, les humeurs et les atmosphères fluctuantes.

Projet littéraire facile à rater au demeurant, par sa nature éclatée, mais qui donne parfois naissance à un vrai morceau d'écrivain, à une oeuvre achevée, «écrite», tels les poignants *Passages de l'Est* de la romancière française Danièle Sallenave qui nous arrive de chez Gallimard. Place à une chevauchée moderne de l'Europe de l'Est, mais lourde de réflexions angoissées, de questionnements torturés, sur la belle musique romantique du style qui confère à l'ensemble un petit côté vieillot et triste, comme un violon tzigane.

Bien avant la chute du mur, bien avant qu'un nouveau tourisme en casquettes et «adidas» n'envahisse Prague et Cracovie, Sallenave avait reçu la piqûre de l'Est, et ses amis s'étonnaient de la voir depuis dix ans délaisser les douceurs de l'Italie pour courir les Carpates. Ses Carnets de voyages recouvrent les années 90-91. Autant dire l'entre-deux-mondes. Le Mur est tombé, ni Sarajevo ni Dubrovnik ne sont encore à sac. L'Union Soviétique éclatera bientôt en morceaux. Le Bloc de l'Est retient son souffle. Mais tout à coup et grâce à elle, il vit, il vibre, non plus comme la zone sinistrée étalée aujourd'hui à plein médias, mais comme un endroit où les gens vivent, mal, mais vivent tout de même.

«Ah marcher dans une grande ville, la nuit, quand tout s'apaise sous le ciel rouge».

Les vrais voyageurs sont des voyageurs solitaires. Ceux-là seuls qui ont traversé des continents sans autre compagnon qu'eux-mêmes ou qu'un livre, savent qu'une ville étrangère, ses passants, ses maisons, son odeur, se révèlent dans le silence, loin du babil des conversations, dans un état de disponibilité inquiète autorisant ces coups d'oeil furtifs, perçants. Danièle Sallenave décoche les siens comme des flèches: «Couples dans le métro: ils s'accrochent chacun l'un à l'autre; pèsent l'un sur l'autre — et couleront ensemble. Bien fait.»

Quand elle ne croque pas en quelques lignes un passant entrevu, pathétique dans son imperméable marron trop court: «Le teint gris, terreux, le cheveu mal coupé, et ce quelque chose d'indiciblement las que portent sur eux la plupart des gens des «pays de l'Est».

Le Moscou, le Belgrade, le Prague de Sallenave, sont plus imaginaires que réels, plus intérieurs que constitués d'asphalte, de pierre et de béton. D'abord rêvés. Les lieux ouvrent

«Le teint gris,  
terreux, et ce  
quelque chose  
d'indiciblement  
las que portent  
sur eux la plupart  
des gens des  
«pays de l'Est».

Les nombreux  
passants sur le  
pont Charles,  
à Prague.



## NOYART

Accepter la réalité malgré sa peur

SUITE DE LA PAGE D-1

Je lui fais remarquer qu'il y a un rejet de la culture dans son roman. L'héroïne ne lit rien, n'écoute ni la radio ni la télévision, ne s'intéresse pas à l'art, elle vit dans un vacuum culturel où la pensée même est pratiquement absente.

Paule Noyart explique: «Cette fille, qui n'est pas suicidaire cherche des moyens de survivre et doit écartier la culture pour revenir au coeur d'elle-même... Nous sommes tous guettés par des moments de cet ordre mais nous les rejetons car cette culture est devenue notre justification. Nous crevons de peur de la perdre, persuadés que cette perte nous diminuerait.

«Il y a dans la culture un vertige qui permet d'échapper à la réalité. C'est vrai que la réalité est insoute-

nable souvent, mais on ne peut se mentir constamment. Parce que les intellectuels s'aveuglent avec des mots et des discours (écoutez-les commenter l'horreur yougoslave), on est en train de répéter ce qui s'est passé en 40-45: recouvrir le tout de mots afin d'éviter de nous engager.

«Pour l'héroïne, ce refus viscéral de la culture est une prise de contact avec sa réalité et ses possibilités de survie, qui sont de l'ordre de la compassion. Elle les accepte malgré sa peur.»

Paule Noyart est de la race des gens qui disent beaucoup avec peu de mots et qui laissent filtrer peu à peu une humanité chaleureuse. Elle est aussi de la race des gens qui ont beaucoup appris de ce qu'ils ont vécu et qui ont compris quelques petites choses importantes.

LA VITRINE  
DU LIVRE

VIVE VENISE  
Jean Raspail  
Éditions Solar, 153 pages

En images et en mots, *Vive Venise* nous présente une cité qui impose à ses habitants un mode de vie original où les patrouilles policières comme les convois funéraires se font au fil de l'eau. Le commentaire, qu'illustrent soixante-quinze pages de photographies couleurs à faire rêver d'évasion les lecteurs, est un amalgame de renseignements touristiques et anecdotiques rédigé par un grand voyageur et un écrivain très coté, Jean Raspail. En fin observateur, il dépeint, à la manière d'un journal de voyage, Venise au quotidien. L'encensant par des odes bien senties, Raspail ne néglige pas pour autant ses aspects désolants comme ces ruelles, «des trous à rats chargés d'histoire et de séduction mais des trous à rat quand même». Romantique, toujours...



Venise, des trous à rats chargés d'histoire.

HISTOIRES DE NAUFRAGES  
Préface de Érick Surcouf  
Le castor astral, 221 pages

Dans ce livre relatant les témoignages de rescapés de navires français entre 1558 et 1845, on constate qu'après les naufrages, les incendies ou les famines à bord, les marins ne sont pas toujours au bout de leurs peines. Sur la rive les attendent en effet souvent des hôtes peu hospitaliers. Des histoires de Maures, d'indigènes, de captivité qui imposent à ces hommes les pires souffrances et pousse à sa limite l'instinct de survie.

LA PETITE APOCALYPSE  
Tadeusz Konwicki  
Éditions Robert Laffont, 256 pages

Ex-membre du Parti communiste polonais expulsé pour avoir appuyé un professeur marxiste, le narrateur vit ses dernières heures. Il a en effet été désigné par ses camarades pour se transformer en torche vivante devant l'immeuble du comité central du Parti. Parmi les romans les plus connus de Konwicki, écrivain et cinéaste réputé, il faut noter *La clé des songes contemporains* (1963), *L'Ascension* (1967), *Béthofantôme* (1969) et *Rien ou rien* (1971). Ses critiques acerbes des contradictions de la société polonaise valurent à ses deux derniers romans, dont *La petite apocalypse*, d'être frappés par la censure, son humour noir ne plaisant pas aux autorités...

PINO ARLACCHI  
Éditions Albin Michel, 343 pages

Tout ce que vous avez toujours voulu savoir sur le monde de la mafia: ses gens, ses façons de faire, ses rites, tel que raconté par Antonio Calderone, l'un des ex-chefs de la Cosa Nostra de Catane arrêté à Nice en 1986. Sous la plume d'un sociologue italien spécialisé dans la criminalité en Italie, il raconte les liens entre la politique italienne et la mafia. Son témoignage, offert en échange de sa liberté, a permis l'arrestation de plus de 250 individus. Un livre brûlant d'actualité à l'heure où l'Italie s'arme d'un programme anti-mafia pour arrêter le sang de couler.

LE PAIN DE LA BOUCHE  
Joël da Silva  
VLB Éditeur, 105 pages

Il paraît que nous avons tous une peur viscérale d'être mangés. Qui sait, peut-être est-ce pour cela que l'histoire de Hansel et Gretel séduit encore aujourd'hui les jeunes et les moins jeunes. *Le pain de la bouche*, le livret d'un spectacle de théâtre musical, apprête le conte à la sauce québécoise. La sorcière, appelée Madame Bouchard, ne ferait pas honte à son ancêtre sortie de l'imaginaire de Grimm: la même faim la tenaille, celle de faire un bon sandwich avec la chair tendre de Hansel et Gretel. L.L.

PLAISIR  
de  
LIRE



Animatrice: Danièle Bombardier

Les livres passent souvent trop rapidement dans le firmament de notre consommation d'auteurs nouveaux ou à la mode et deviennent parfois comme une anecdote de leur vie. C'est bien dommage car on met ainsi au rancart des livres extraordinaires.

Alors, il faut compter sur ceux qui les ont lus et les ont aimés pour que les livres continuent à vivre. Si vous n'avez pas lu les romans de Louis Lefebvre, vous êtes passé à côté d'histoires merveilleuses et de nombreuses heures de plaisir.

J'ai beaucoup aimé ses deux romans, «Le collier d'Huracan» et «Guahani». Alors, cette semaine, à Plaisir de lire, j'ai décidé de recevoir Louis Lefebvre, un ethnologue-psychologue pour qui les humains et les tourterelles n'ont plus de secrets et un écrivain qui est un conteur extraordinaire.

Ma lectrice cette semaine: la comédienne Nathalie Gascon qui nous parle de ses lectures d'adolescence et de ses relectures d'adulte.

Pour mon coup de coeur, j'ai choisi «Alice au pays des merveilles» de Lewis Carroll...

Un mot pour ceux qui ratent parfois un titre ou une maison d'édition; vous pouvez toujours téléphoner à Radio-Québec pour obtenir l'information qui vous manque.

PLAISIR DE LIRE

Le dimanche à 19 h 30

L'autre télé. L'autre vision.



Radio  
Québec



LIVRES RÉCENTS  
ANCIENS - RARES  
ET D'AUBAINES

ACHETONS LIVRES  
ENCORE UTILES  
TÉL.: 845-7307

1246, rue St-Denis

## L I V R E S

CRITIQUE

Amour,  
amour, que  
me veux-tu?

VIGIE

Paule Noyart, XYZ éditeur,  
«Romanichels», 1993, 120 p.

JACQUES ALLARD

Un homme la quitte et la revoici seule. Ainsi débute cette histoire d'amour où l'homme n'a droit qu'à l'indéfini de l'article et la femme sans nom à toute la solitude de la vie dans les franges. Franges d'une cité, anonyme elle aussi, où erre celle qui n'arrive pas à expirer, aux sens propre et figuré. Elle quitte bien vite le bureau et ses chiffres rassurants. Où ira-t-elle donc, cette nouvelle Alice, en chœur libre dans un monde devenu irréel et non-sens? Ne révéte-t-elle pas, comme la petite fille aux allumettes d'Andersen, d'être emportée par quelque grand-mère morte? A moins de retrouver la tendresse?

Elle viendrait d'abord de «la Vigie», la chienne bien-aimée qui réchauffe bientôt le lit; puis d'un joyeux éboueur, autre animal bienfai-



Paule Noyart nous a donné un livre éloquent de simplicité.

sant, hygiéniste de première ligne par qui on se laisse d'abord prendre; d'une folle généreuse qui lègue jusqu'à sa maison; d'un vieux qui emporte bientôt «Alzheimer», fossioyeur obligé d'un monde sans contour; d'un adolescent, fugueur égoïste mais bon à chevaucher dans sa souffrance même; enfin de Jim, le ramasseur de chiens abandonnés, qui seul stopperait peut-être la dérive. Sera-t-il l'escalade ou le port d'attache pour la femme à la chienne jaune, à la Vigie? On ne saura pas. Ce qui est sûr: l'amour des bêtes, ces animaux dits inférieurs, peut seul redonner l'amour de la bête humaine. Loin de l'espace «fantôme» de la blessure, de sa basse ville, de son fleuve (Québec?); ce gros Jim vit en rase campagne états-unienne. Dans les restes de la vie, dans ses franges, la tendresse? «Amour, amour que me veux-tu?»

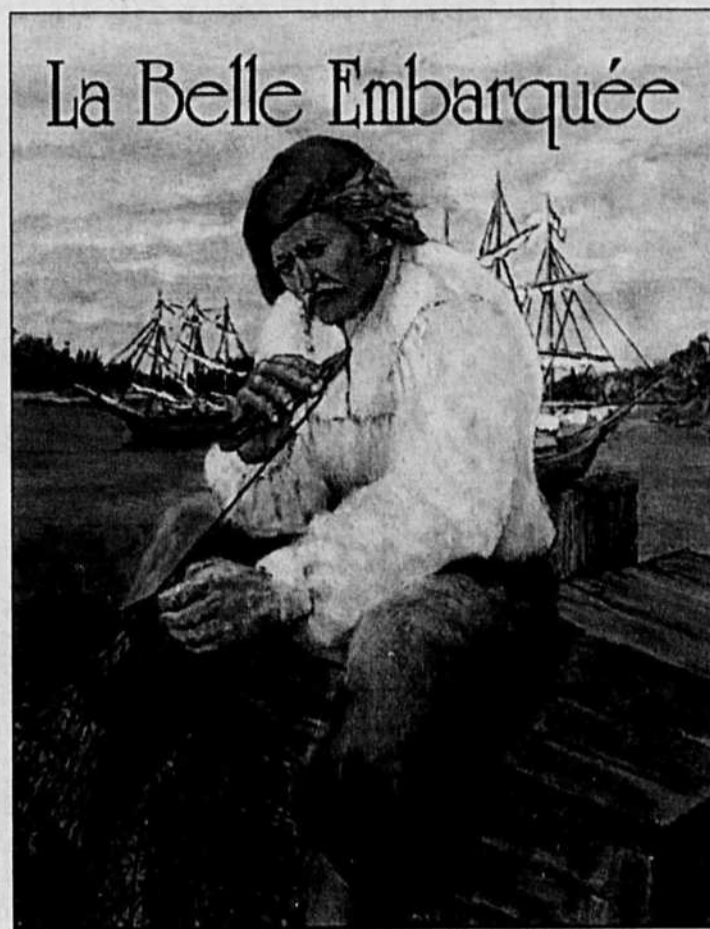
Voilà un peu ce que donne à lire Paule Noyart dans ce deuxième roman. Le premier (*La Chinoise blonde*, les Quinze/Les Éperonniers, 1991) était-il aussi éloquent de simplicité et de justesse? On aura envie d'aller voir parce que rares sont de pareils écrivains de l'émotion. Rare aussi la maîtrise du récit où le détachement de la troisième personne laisse aussi bien parler la voix de la fêlure, tout en accordant à celle du rude réel des marges sociales. En sept petits chapitres, l'auteur esquisse de vifs tableaux sans jamais appuyer, sans s'attarder sinon aux paysages de ses rêves d'hôpital, de taverne de cimetières, de plaines enneigées, de fleuve gelé, d'autoroute, de mer californienne... Autant de traverses de la petite mort contemporaine, avec ses haltes de braises au fond des bois ou des chambres de la solitude.

On songe alors à *Des mondes peu habités* (Pierre Nepveu), à *Marie suivait l'été* (Lise Bissonnette) ou encore à *Sept lacs plus au Nord* (Robert Lalonde), pour l'intimité des paysages vécus ou même pour le relief que prend tout à coup le personnage du «meilleur ami de l'homme». Jusqu'à parler ici au chien pour se faire entendre. Comme dans *Un homme est une valse* (Pauline Harvey) ou *Un hiver de pluie* (Lise Tremblay), la Vigie dit aussi à sa manière le nouveau rapport à l'autre: ici le chien, le fou, le vieux, le décrocheur, toujours le restant, le marginal et l'indéfini par quoi, par qui, tout peut généreusement recommencer.

Y aurait-il là, en formation à travers tous ces textes, une autre écriture du regard, sans le glacié de l'ex-nouveau roman de la crise intime comme celui de nos années cinquante? Voilà en tout cas un autre bel exemple de ce qui s'écrit de mieux ici depuis quelque temps: le roman méditatif, celui qui dit avec limpidité les vibrations de l'âme en panne mais aussi la modeste renaissance du cœur. Allez-y voir.

## Acadie, Gaspésie: même combat

Les mésaventures de la colonisation



LA BELLE EMBARQUÉE

Sylvain Rivière,  
Édition d'Acadie, 1992, 235 pages

PIERRE SALDUCCI

Pélagie-la-Charette d'Antoine Maillet nous avait rappelé comment un grand nombre d'Acadiens, victimes du Grand dérangement de 1755, avaient réussi à regagner leur Acadie natale en remontant tant bien que mal diverses régions des États-Unis. Mais tous les Acadiens ne se sont pas retrouvés pour autant au sud du continent américain. Plusieurs reprenaient la direction de l'Angleterre d'où ils ont pu rejoindre la France pour s'installer ensuite dans la région du Poitou. Mais comme leurs cousins restés en Amérique, ces nouveaux Acadiens d'outre-mer, qu'on appelait La Grande ligne acadienne, n'avaient qu'une idée en tête: retourner au pays. C'est de ce retour dont traite Sylvain Rivière dans son roman *La Belle embarquée*.

Comme bon nombre de ses compatriotes, Olivier Barillot, dit Tapon, fils de déportés acadiens, a sauté sur la première occasion pour regagner l'Acadie. Lorsqu'il apprend que la Robin Pison Company veut fonder un comptoir de pêche à Paspéya, en Gaspésie, il pense avoir trouvé le moyen idéal pour faire la traversée et s'engage aussitôt en espérant fausser compagnie à son employeur dès l'arrivée.

Mais les événements ne se dérouleront pas comme prévus. Le contrat d'embauche est strict et Charles Robin, qui attend ses recrues à destination, aura tôt fait de réduire les nouveaux arrivants à l'esclavage. Asservis par le système d'exploitation britannique, les Acadiens

de Paspéya ne reverront jamais l'Acadie; tout au plus contribueront-ils au peuplement d'une Gaspésie alors quasi désertique.

Sylvain Rivière n'est pas Acadien mais Gaspésien. Mais un tel sentiment de fraternité unit les deux régions que l'écrivain a pu mettre dans son roman la même émotion et les mêmes convictions que s'il traitait de ses propres racines. Rédigé sans emphase ni fioriture, *La Belle embarquée* se préoccupe bien plus du contexte socio-historique que de l'élaboration de véritables personnages.

On le sent très vite: Tapon et sa famille ne sont que prétextes pour évoquer certains épisodes importants et méconnus et pour donner une information, d'ailleurs livrée sur un rythme assez soutenu. Les événements s'enchaînent vite, ce qui permet à Sylvain Rivière de couvrir cinquante ans d'existence du village de Paspéya et de conclure sur une petite chronologie de la compagnie Charles Robin qui nous mène jusqu'en 1980.

On apprendra par ailleurs à quel point le ravitaillement de la Gaspésie était sans cesse menacé par les attaques de pirates français ou américains contre les navires britanniques, comment les exploitants jersais participaient activement à la domination des colonies de la couronne et aussi (dans un très beau passage) comment les Acadiens qui avaient décidé de s'installer en Louisiane en sont finalement venus à regretter leur choix.

Délaissant ici le ton de la grosse farce dont il est coutumier dans ses nouvelles, Sylvain Rivière propose avec *La Belle embarquée* un véritable livre d'aventure qu'on lira plus, il est vrai, pour son propos que pour ses qualités littéraires, mais qui a le mérite de s'adresser à un très large public et qui ne devrait pas rebuter les adolescents.

Trans

Naissance d'une revue  
de psychanalyseTRANS, REVUE DE PSYCHANALYSE  
Le Divan, numéro 1, automne 1992,  
178 pages.

HEINZ WEINMAN

Par ces temps de récession-dépression qui nous ont habitués à trouver normal de voir disparaître par petits morceaux notre environnement culturel, nous sommes à l'affût du moindre signe de regain de vie, de renaissance. En voilà un. Après la disparition d'*Interprétation* et de *Fragages*, le Québec vient de donner vie à une nouvelle revue de psychanalyse.

Couverture turquoise, aux jeux de lumière et d'ombre subtils, papier de qualité, belle mise en page, la revue est une réussite esthétique. Elle a du look. L'enfant qui vient de pousser son cri primal, baptisé aux eaux laurentiennes, s'appelle *Trans*. Ce nom est comme une porte qui s'ouvre sur l'extérieur, sur l'Autre, laissant apparaître l'au-delà du seuil. *Trans* (Über) est le mouvement originnaire de la psychanalyse puisqu'il s'agit d'un rapport chassé-croisé, de transfert et de contre-transfert entre deux personnes, d'un effort de dépassement (*Überwindung*) de ce qui bloque, arrête les flux de la psyché. La psychanalyse est elle-même un mouvement trans-disciplinaire, né en marge de la médecine, de la psychiatrie institutionnelle, devenue, avec le temps, une institution.

L'équipe de rédaction a choisi comme sujet du premier numéro *Le Divan*. Choix tout à fait original. Ayant depuis le début fait partie du protocole analytique, meuble-fétiche, trop visible, comme cette fameuse «Lettre volée» de Poe, pour être vu, le divan n'a jamais été l'objet de véritables interrogations. La monumentale biographie sur Freud de Peter Gay ne lui consacre qu'une petite note.

L'équipe de ce numéro, par des textes courts et incisifs — douze en tout —, déplace,

transporte subtilement le «divan» pour faire apparaître sa nouveauté radicale dans la «séance» analytique. Cet objet transfuge laissé avec le café et le croissant par la Sublime porte aux portes de Vienne, Freud, lui-même transfuge juif, médecin malgré lui, l'intègre, dès 1890, dans sa nouvelle pratique, baptisée «psychanalyse» en 1896. Il s'agissait du don d'une patiente reconnaissante. Donnant donnant. Sens économique du transfert...

Le divan tout d'abord a mis une distance physique entre les pratiques régnantes avec lesquelles Freud flirtait sans s'en amouracher: les psychodrames hystériso-historioniques de Charcot et l'hypnose qui, toutes deux, agissaient directement sur le corps, le donnant en spectacle. Il s'agissait en effet de mettre le corps de l'analysant et de l'analysé à distance, hors contact physique, tournant le dos au regard. En renonçant à la pulsion scopique, en devenant, tel le devin Tirésias, aveugle en connaissance de cause, la psychanalyse, devine le monde intérieur de la psyché du patient en écoutant tout ce qu'il dit. Ne pas voir pour mieux entendre, le divan est un objet transitionnel, un modérateur pare-passion qui régule l'échange de deux paroles.

Chaque analyste puisant dans sa pratique, éclaire le «divan» sous un nouveau jour critique, le faisant apparaître tour à tour comme «divan du terrible», un lieu de torture qu'on voudrait fuir «au plus sacrant», ou comme un sofa rembourré des moelleux coussins narcissiques qu'on ne voudra plus jamais quitter.

Les textes bien articulés, libres de toute allégeance idéologique et institutionnelle, sont d'un haut niveau, d'une grande homogénéité, oeuvre d'une équipe dynamique, cohérente. Bravo pour ce premier numéro! Maintenant, pour que le bébé vive, il faut d'autres numéros de même qualité. Le prochain est déjà annoncé, il porte le titre «L'empreinte, l'emprunt».

*Trans* consacre son premier numéro au Divan, dont on voit ici le plus digne représentant de l'espèce: celui de Freud, évidemment.

Matt Cohen  
en françaisL'écrivain torontois  
hanté par la question juiveMONSIEUR VOGEL  
Matt Cohen, traduit de l'anglais  
par Daniel Poliquin, XYZ éditeur,  
Montréal, 1992, 113 pages.

PIERRE SALDUCCI

Les éditions XYZ viennent de lancer la nouvelle collection «L'Envers du miroir» vouée à la découverte de textes et d'auteurs en traduction. Même si la maquette de couverture est, pour l'instant, particulièrement monstrueuse, l'idée est bonne. Il est temps que l'édition québécoise s'ouvre un peu plus sur des auteurs de culture ou de langue étrangères: des Canadiens anglais surtout — et arrête d'en laisser la primeur aux éditeurs français. Après *Freud à Paris* paru chez XYZ en 1990 dans une traduction de Claire Dé, Matt Cohen inaugure cette nouvelle collection avec *Monsieur Vogel*, traduit par Daniel Poliquin.

*Freud à Paris* ne constituait pas un recueil inoubliable, loin de là, mais sa traduction était convenable. On ne peut en dire autant de celle de Daniel Poliquin.

Bien sûr, en ces cas-là, auteur et traducteur se renvoient la balle et on ne sait jamais, quand on parcourt une phrase étrange, à qui en attribuer la paternité. S'agit-il d'un effet voulu par l'auteur ou d'une maladresse du traducteur? Il serait vraiment extraordinaire que Matt Cohen lui-même ait imposé à Daniel Poliquin la construction «hocher de la tête». De plus, le texte est truffé de tournures vieillottes, de répétitions, de maladresses, d'expressions douteuses constituant apparemment des défauts de traduction qui handica-

pent la compréhension du texte. Par ailleurs, le travail de Daniel Poliquin relance le vieux débat sur la nécessité d'intégrer autant de québecismes dans une traduction.

Une fois surmontés les inconvénients de la traduction, que reste-t-il du recueil de l'écrivain torontois? Rien d'impérissable. Plusieurs nouvelles sont habitées par le sentiment de l'absurde ou par un sens de la dérision les rendant parfois trop énigmatiques et difficiles à cerner. Des textes comme «Les Frères», «L'Enigme», «Jeux de patience» et «Christoph Colomb et la grosse dame» se parcourent froidement, sans émotion, comme des corps lointains auxquels on ne parvient pas à s'intéresser.

En revanche, familier de la question juive, Matt Cohen puise à cette source sa plus belle inspiration. Ainsi, «L'Expatrié» mêle habilement les thèmes de l'exil et de la création. Dans cette nouvelle, Alec essaie de tromper son chômage en écrivant un scénario à vocation pédagogique sur l'histoire d'un immigrant venu s'établir au Canada. Ses visions naïves de l'immigration se heurteront chaque fois au regard implacable du producteur (savoureusement campé) dont la famille a vraiment immigré. Un texte sensible et très actuel.

Autre réussite, «L'Horloger» constitue un beau conte sur la guerre et la notion d'identité dans lequel un vieillard interroge le complot qui a causé la perte de ses parents. Moins dramatique, la nouvelle éponyme se lit sans déplaisir mais ne laisse derrière elle aucune trace profonde. Donnant, en cela, le ton de l'ensemble du recueil.

## LE PARCOURS DU PREMIER ROMAN

Le Parcours du premier roman  
JEAN-MICHEL BARRAULT  
190 p.  
24,95 \$

Vous avez écrit un premier roman? Vous voulez savoir ce qui vous attend? Le Parcours du premier roman.

**JEAN-MICHEL BARRAULT**

XYZ éditeur  
815, rue Ontario Est, bureau 201, Montréal (Québec) H2L 1P1  
Téléphone: 514.525.21.70 • Télécopieur: 514.523.94.01



## PAULINE HARVEY

Un homme  
est une valse

LES HERBES ROUGES / ROMAN

PRIX QUÉBEC-PARIS

164 pages — 14,95 \$

PAULINE HARVEY  
UN HOMME EST UNE VALSE  
LES HERBES ROUGES / ROMAN

## LIVRES

## LIVRES JAUNIS



GILLES ARCHAMBAULT

## Montréal au loin

LES TERRES NOIRES

Jean-Paul Fugère, Éditions HMH, Montréal, 1965

**J**e veux vous parler aujourd'hui d'un roman attachant. Il fut bien reçu par la critique. Qu'il soit en même temps déroutant, voilà qui ne fait pas l'ombre d'un doute. L'auteur nous entraîne dans un secteur du quartier Rosemont de Montréal à une époque où il oscillait encore entre vie rurale et vie urbaine.

Les Terres noires nous paraissent pourtant lointaines. L'auteur ne donne que quelques indices, le tramway Papineau, la rue Sagard. Pour le reste, on est plutôt en pays mythique. Y vivent des ménages d'ouvriers. Leurs enfants n'ont d'autres occupations que celles de jouer au base-ball ou aux cartes. Jusqu'au jour où arrive une belle inconnue. On finira par apprendre qu'elle s'exhibe dans une boîte de la rue Panet. Pendant les trois jours de sa présence aux Terres noires, elle bouleversera une vie où tout semblait immuable.

J'ai employé l'épithète «déroutant». Jean-Paul Fugère a tissé son intrigue autour de personnages d'ici tout en faisant à l'occasion référence à des passages de la Genèse, aux figures d'Abraham et de Sara, par exemple. Il y a un mystère qui perdure tout au long des pages du roman. On finira par chasser la pécheresse qui a mis en émoi les mâles du coin. Il sera un moment question de la confier aux Soeurs grises. La ville apparaît à ces gens comme un lieu de dépravation. Elle est la Sodome et Gomorhe de la

Bible. La belle inconnue a toutefois initié le grand dadaï de Philias à la vie, l'a transformé en homme. «Après lui avoir enseigné l'inquiétude et la solitude qui sont des façons d'être homme, la grande Christ, dans un soufflet sacramentel lui avait signifié: «Te voilà grand maintenant. Débrouille-toi.» L'auteur ajoute: «Il était devenu un grand quoi? Pour finir où? Dans le Pacifique? Ou sous l'étable et loin du monde entier, rejeté par les grands courants, perdu, ridicule, à la veille de devenir un homme après n'avoir été toute sa vie qu'un joueur de base-ball?»

Les Terres noires préfigurent le Québec tout entier. Un pays où «la conversation est à peine amorcée que les grands froids descendent et te bloquent dans un état larvaire très douloureux car alors tu es de nulle part.»

On n'ignore pas que Jean-Paul Fugère a été pendant de nombreuses années l'un des grands créateurs de notre télévision. Sa maîtrise de la dramaturgie lui a certes été utile. On entre facilement dans les foyers de ce petit monde, l'histoire des couples nous est habilement racontée. L'espoir a peu de place dans ce microcosme. On est capable de générosité, mais chez la plupart ce sentiment s'étiolé.

Ce que j'ai dit du métier de réalisateur de Fugère ne devrait pas faire croire qu'il s'agit d'un roman mû par les rebondissements dramatiques. Il y en a bien quelques-uns, mais l'auteur se refuse à les exploiter. Les Terres noires (et donc, le Québec) sont les sujets du roman, beaucoup plus que les personnages qui les habitent. Ceux-ci nous sont parfois décrits de l'intérieur, mais parcimonieusement. De cette Simone que Philias a engrosée, nous ne saurons que peu de choses. La belle inconnue ne quittera sa retenue qu'à la toute fin.

Ce roman a du charme. On évoque souvent cette caractéristique pour les étres. En règle générale, c'est pour leur rendre hommage.

plume noire

## Francophilie haïtienne

Pour mieux connaître la situation culturelle de la perle des antilles

HAÏTI: LETTRES ET L'ÊTRE  
Léon-François Hoffmann  
Éditions du Gref,  
Coll. «Lieux dits», no 1  
Toronto, 1992, 371 pages

LISE GAUVIN

**D**ans le domaine de l'édition francophone, les Éditions du Gref (Groupe de recherche en études francophones du Collège Glendon de l'Université York), fondées en 1986 par Alain Baudot, se sont en quelques années taillé une place de choix, tant par la qualité des auteurs que par le soin apporté à la présentation matérielle des livres.

En plus de travaux de type universitaire, les éditions du Gref ont publié récemment deux remarquables ouvrages d'Édouard Glissant. Il s'agit d'abord de *Fastes*, un recueil de poèmes inédits où l'on retrouve «l'imprévu de la parole» sollicité par des lieux et une poésie qui rappellent le rituel des devinettes caribéennes. Le deuxième ouvrage est la traduction anglaise, par Dominique O'Neill, du long poème de Glissant *Les Indes*, publié en 1955.

L'intérêt de cette édition est de présenter le double texte, anglais et français, et de permettre ainsi une relecture de l'oeuvre originale.

Haïti fut jadis considérée comme la «petite France d'Amérique»

Dans cette suite consacrée à la découverte des Amériques, on peut lire dès le liminaire: «L'imagination créée à l'homme des Indes toujours suscitées, que l'homme dispute au monde».

L'ouvrage de Léon-François Hoffmann, spécialiste des littératures francophones et professeur à l'Université de Princeton, aux États-Unis, n'est pas le premier de cet auteur déjà

connu pour *Le Nègre romantique*, couronné par l'Académie française. Il s'intitule *Haïti: lettres et l'être* parce que l'auteur se propose de cerner la réalité haïtienne derrière le «paraître» dont «les lettres» sont l'expression privilégiée. Paraitre désigne aussi la publication en librairie: on signale que 51 romans ont été publiés par des auteurs d'origine haïtienne dans les années 80. Un bon nombre de ces ouvrages, écrits par des écrivains de la diaspora, ont été publiés au Québec et en France.

La première et la plus importante partie du livre est consacrée aux représentations culturelles de l'étran-

ger dans la littérature et la presse haïtienne, et tout particulièrement aux images de la France, des États-Unis et de l'Afrique.

## Vive la France

À ce sujet, il est intéressant de constater qu'à peine l'indépendance acquise, une véritable francophilie s'installe chez l'élite haïtienne, et ce malgré la dette énorme contractée envers la France et les remarques souvent déshonorantes des voyageurs français.

Francophilie encore accentuée par l'occupation américaine qui dura de 1915 à 1934 et qui fait dire par un ex-ministre de l'Éducation, Dantès Bellegarde, en 1923, «L'île d'Haïti, c'est la petite France d'Amérique».

À propos des Américaines, Fernand Hibbert dira que «le seul mot qu'elles prononcent avec un accent de tendresse, c'est dollar». Il faudra attendre les années 40 pour que les intellectuels haïtiens s'aperçoivent que la vision manichéenne «selon laquelle l'Amérique représente le Mal

absolu et la France incarne le Bien et par trop simpliste».

Quant à l'Afrique, avant que ne sonne l'heure du mouvement de la négritude, elle est l'objet d'un rejet catégorique, d'une condescendance proche du mépris jusqu'à ce qu'une nouvelle école, sous l'impulsion des gens comme Jean Price-Mars notamment, n'entreprennent une réévaluation des éléments fondamentaux de l'originalité haïtienne. Les voisins antillais, de façon paradoxale, sont absents des préoccupations et des fictions haïtiennes.

## Femme corbeille

Dans les analyses qu'il consacre à l'image de la femme dans la poésie, Léon-François Hoffmann constate la récurrence des métaphores associant la femme noire, non pas aux fleurs et roses de la poésie française, mais à «une véritable corbeille de fruits tropicaux». Ce qui donne un poème comme celui d'Émile Roumer, *Marabout de mon coeur*, dans lequel on peut lire ces vers:

«Marabout de mon coeur aux seins de mandarine,

Tu m'es plus savoureux que crabe en aubergine.

Tu est un aïba dedans mon calalou, Le doumboueil de mon pois, mon thé de Zherbe à lou».

Une série d'études passe ensuite en revue la fiction, du premier roman d'Émeric Bergeaud au roman haïtien des 10 dernières années, en passant par Roumain et Alexis. Parmi les questions examinées, notons celle du double public auquel s'adresse l'écrivain haïtien et qui l'oblige à mettre en place diverses stratégies, dont l'intégration de lexiques et de notes explicatives, et ce même lorsque le livre est publié à Port-au-Prince.

Par l'ampleur et la richesse de son information, par la mise en perspective critique qu'il propose, ce livre, qui regroupe des études déjà publiées mais dispersées dans diverses revues, et un excellent guide pour qui veut comprendre la situation culturelle contemporaine d'Haïti.

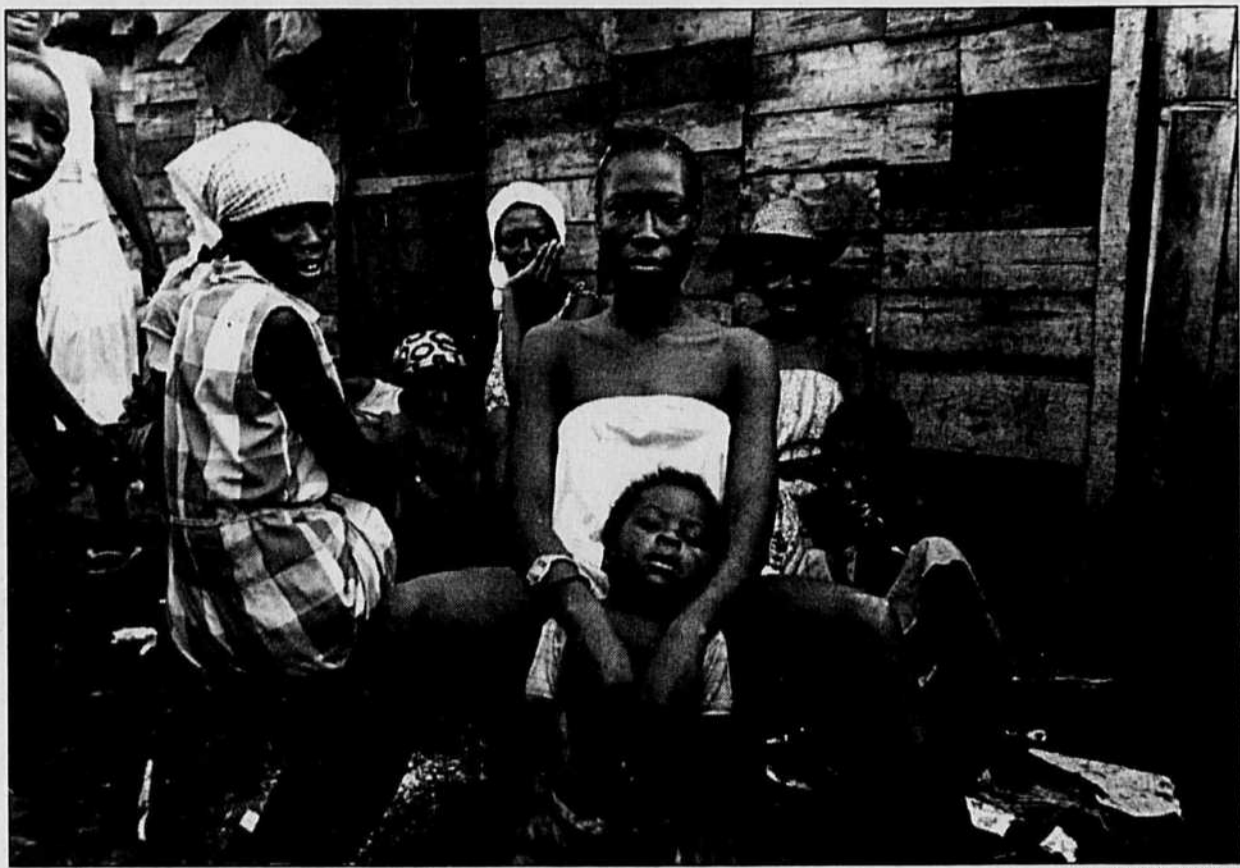


PHOTO D'ARCHIVE

Dans la poésie haïtienne, la femme est associée à une véritable corbeille de fruits tropicaux.

Léopold Senghor, poète et homme d'État

## Apôtre de la négritude

plume noire



Léopold Senghor

LIBERTÉS 5. LE DIALOGUE DES CULTURES  
Léopold Senghor,  
Éditions du Seuil, Paris.

NAÏM KATTAN

**V**oici un recueil de discours, d'allocutions, de préfaces qui s'échelonnent de 1963 à 1986. Poète, homme d'État, apôtre de la négritude, de la francophonie et de la civilisation de l'universel, membre de l'Académie française, Léopold Senghor est, certes, tout cela mais surtout un homme dans le siècle, acteur et témoin de son temps.

La lecture de ces textes peut faire ressortir le rêveur impénitent, l'optimiste ou le prophète. Face aux problèmes qui déchirent le monde en ce moment, on peut se dire que Senghor avait trop espéré, trop cru en l'homme et en sa capacité de paix et de fraternité.

Ces textes sont datés et porte la marque du lieu, la ville ou le pays, où ils furent donnés, et des circonstances, colloques, conférences, inaugurations, qui les ont suscités. On y trouve des récurrences qui ne sont pas de simples répétitions, mais des retours et, oui, presque des obses-

sions. Tout d'abord, la négritude. On sait que dès les années trente, Senghor, Damas et Césaire en ont forgé le terme et le concept. Dans l'esprit de Senghor, l'Afrique est dans toutes les civilisations et le nègre, vocable qu'il revendique en lui restituant sa dignité, au coeur de toutes les cultures.

Le métissage est l'un des mots-clés de l'ouvrage et de la pensée du poète. Toutes les grandes civilisations, toutes les grandes cultures en sont issues. Pour le démontrer, Senghor a recours aussi bien à la biologie qu'à l'histoire. Ainsi, les Japonais sont le produit d'un triple métissage biologique entre Noirs océaniques, Blancs aïnois et Jaunes mongols. Les Indiens? Un croisement entre Aryens blancs et Dravidiens noirs. La chaîne est ininterrompue... Le métissage culturel est tout aussi évident. La civilisation hellène est redevable à l'Égypte dont les habitants s'appelaient des Éthiopiens, c'est-à-dire des Noirs. Les Arabes sont doublement métissés: biologiquement entre Blancs et Noirs et culturellement entre Orient et Occident.

Où cela nous mène-t-il? À la simple constatation: «La véritable culture est enracinement et déracinement. Enracinement au plus profond de la terre natale: dans son héritage spirituel. Mais déracinement: ouverture à la pluie et au soleil, aux apports féconds de civilisations étrangères.»

Le but final, l'ultime promesse, sont la création de cette civilisation de l'universel. Son meilleur vecteur serait le français et Senghor s'applique à comparer les mérites et les qualités de cette langue par rapport à l'anglais, l'espagnol, l'allemand. Il ne nie pas la place et l'importance d'aucune de ces langues. On sait que lui, grand poète francophone, avait insisté sur l'impératif de l'enseignement des langues africaines dans le pays dont il était le Président: le Sénégal.

Pour lui, cependant, le français est éminemment une langue de culture. Or, à ses yeux, tout commence et tout finit par la culture: «Il n'y aura pas de nouvel ordre économique international s'il n'y a, d'abord, un nouvel Ordre culturel mondial. Toutes les conférences Nord-Sud ont échoué. La raison profonde en est

que, animés d'un mépris culturel qui se cache mal, les peuples développés ne se sentent pas obligés, je ne dis pas d'aider, mais seulement de ne pas exploiter les pays du Tiers Monde: les Noirs, les Jaunes et leurs Métis, c'est-à-dire les Latino-Américains. Ces gens-là, pensent-ils, n'ont pas de civilisation.»

Si, dans ses propos, Senghor s'étend sur les civilisations grecque et française (qu'il a enseignées), il parle tout autant des cultures allemande et britannique. C'est, cependant, l'Afrique qui anime chacune de ses pages. Il en décrit la poésie, la danse, le chant mais aussi la philosophie. On a l'impression qu'il n'aura de cesse de répéter que l'Afrique a fait don de son génie et de ses richesses artistiques et spirituelles au monde entier, que le monde n'a pas encore reconnu cet apport, n'en a pas admis l'importance et que cela constitue un obstacle à la civilisation de l'universel.

Les différences ne séparent pas quand elles sont perçues dans leur réalité: des complémentarités. «La civilisation de l'Europe est caractérisée par la raison discursive et la volonté ou, plus concrètement, l'esprit de méthode et d'organisation, tandis que celle de l'outre-mer l'est par la raison intuitive et la sensibilité, mieux, par le rêve et la poésie. Il est entendu que l'une et l'autre civilisations possèdent, chacune, les autres facultés, mais ne les cultivent pas toutes également.»

À la lecture de ce livre, on ne peut s'empêcher de ressentir une certaine amertume, un désenchantement. Le dialogue des cultures apparaît comme un rêve lointain et une promesse trahie. cultures apparaît comme un rêve lointain et une promesse trahie. Que s'est-il passé pour qu'au lieu d'une civilisation de l'universel on ait, pour partager, un monde livré à la barbarie et au fanatisme? On se dit que Senghor n'est pourtant ni un naïf ni un doux rêveur même si l'Afrique y compris son propre pays, le Sénégal, n'ont jamais été aussi accablés de misère et victimes de leurs propres déchirements. C'est justement, à de tels moments, qu'il importe d'écouter la voix de Senghor. Sans être celle de la promesse, elle n'en est pas moins puissante, ni moins nécessaire, car elle est celle de l'espoir.

## BEST-SELLERS

CETTE SEMAINE CHEZ

LIBRAIRIE  
RENAUD-BRAY

## ROMANS QUÉBÉCOIS

- 1 SOIGNE TA CHUTE, de Flora Balzano — XYZ
- 2 QUELQUES ADIEUX, de Marie Laberge — Boréal
- 3 UN HOMME EST UNE VALSE, de Pauline Harvey — éd. Herbes Rouges
- 4 SEPT LACS PLUS AU NORD, de Robert Lalonde — éd. Seuil

## ESSAIS QUÉBÉCOIS

- 1 LA GÉNÉRATION LYRIQUE, de François Ricard — éd. Boréal
- 2 JUDITH JASMIN, de Colette Beauchamp — éd. Boréal
- 3 LES DESSOUS DU PALAIS, de Henry Steinberg — éd. Pierre Tisseyre
- 4 GRANDEUR ET MISÈRE DE LA MODERNITÉ, de Charles Taylor — éd. Bellarmin

## ROMANS ÉTRANGERS

- 1 LÉVIATHAN, de Paul Auster — éd. Actes Sud
- 2 L'HOMME FLAMBÉ, de Michael Ondaatje — éd. de l'Olivier
- 3 LE SECRET, de Philippe Sollers — éd. Gallimard
- 4 UN HOMME REMARQUABLE, de Robertson Davies — éd. de l'Olivier

## ESSAIS ÉTRANGERS

- 1 MARLENE DIETRICH, de Maria Riva — éd. Flammarion
- 2 LA RÉPUBLIQUE DES SATISFAITS, de John K. Galbraith — éd. Seuil
- 3 LE MYTHE DE LA MAUVAISE MÈRE, de Jane Swigart — éd. Robert Laffont
- 4 LE CRÉPUSCULE DU DEVOIR, de G. Lipovetsky — Gallimard

## LIVRE JEUNESSE

MON PÈRE ET MOI, de Francine Ruel — éd. La Courte échelle

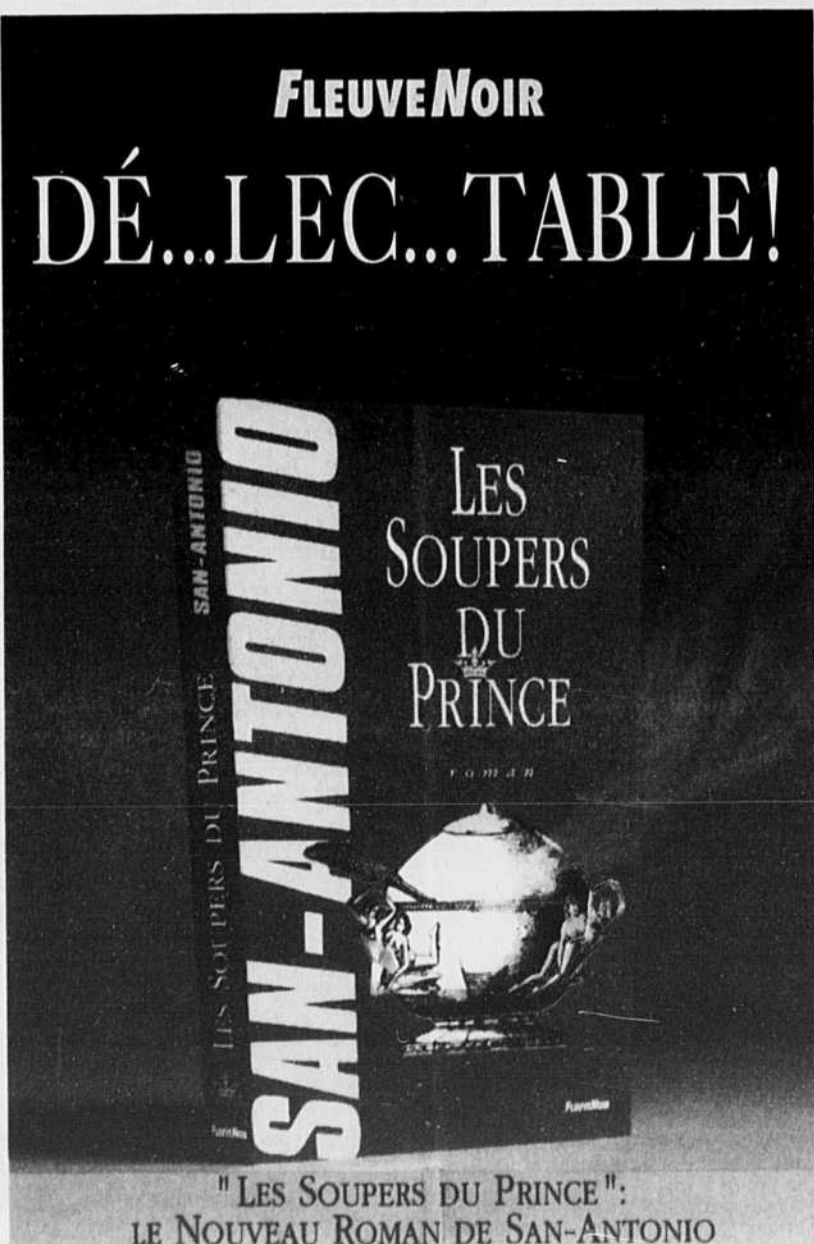
## LIVRES PRATIQUES

- 1 LE PETIT JEAN, de Jean Cournoyer — éd. Stanké
- 2 RETROUVER L'ENFANT EN SOI, de John Bradshaw — éd. du Jour

## COUP DE CŒUR

LE NAIN GÉANT, de Marc Petit — éd. Stock

5219, ch. de la Côte-des-Neiges 342-1515



"LES SOUPERS DU PRINCE":  
LE NOUVEAU ROMAN DE SAN-ANTONIO

# LIVRES

LE BLOC-NOTES

## Guibert en Abyssinie

ROBERT LÉVESQUE

### LE FEUILLETON



LISETTE MORIN

## Haine-amour de l'Espagne

LE CRIME DES PÈRES

Michel Del Castillo, *Le Seuil*, Paris, 1993, 294 pages

A je vu au cinéma ce maigre garçon aux yeux de braise dans *Le Mur*, d'après Jean-Paul Sartre, avant de lire *Tanguy* le premier roman de Michel Del Castillo? Je ne saurais l'affirmer. Le roman est de 1957, la nouvelle de Sartre fut publiée, avec trois autres, en 1939. Quoi qu'il en soit, comédien tout à fait épisodique («même Sartre, se rappelle-t-il aujourd'hui, n'avait pu s'empêcher de songer à moi pour incarner un syndicaliste condamné à mort par les franquistes. J'avais pour ainsi dire la tête de l'emploi»), Michel Del Castillo est romancier français depuis plus de quarante ans.

Il est étonnant, cependant, qu'ayant publié autant d'oeuvres plutôt réussies, dont certaines se méritèrent des prix littéraires (*Le Vent de la nuit*, prix des Libraires en 1972, *La Nuit du décret*, prix Renaudot en 1981), ce romancier ne jouisse pas, à mons sens, d'une très grande renommée. J'ai lu presque tous les livres de cet Espagnol, né à Madrid en 1932, mais qui a étudié et vit en France depuis 1953. Certains m'ont beaucoup plu, dont, l'autre année, *Une femme en soi*; d'autres beaucoup moins... Mais je suis parfaitement d'accord avec Del Castillo quand il admet volontiers, dans son dernier récit, que «dès qu'il s'agit de l'Espagne, on fait appel à mes compétences. En général, je m'acquiesce plutôt bien de ces corvées. Je trouve les mots justes pour évoquer les paysages (témoin, entre autres, dans la collection Points Planète, une admirable Andalousie, publiée en 1991), peindre les villes et les monuments, rappeler le passé».

Et pourtant, celui qui a choisi de garder son nom espagnol, qui n'a cessé de parler de l'Espagne («en quarante ans, ceux de mes romans dont l'action ne se situe pas dans ce pays se comptent sur les doigts d'une main»), cet écrivain affirme qu'il n'aime pas l'Espagne; bien pis qu'il déteste les Espagnols.

Dès qu'il s'agit de l'Espagne, on fait appel à Michel Del Castillo et c'est tant mieux.

En près de trois cents pages, racontant des faits du passé — son passé, le vrai, ou un passé mi-réel, mi-imaginaire? — *Le Crime des pères* n'arrivera sans doute pas à convaincre les lecteurs de cette détestation. Retournant dans la petite ville de Huesca, située dans le Haut-Aragon, où il vécut deux ans, alors qu'il n'avait pas encore vingt ans, l'écrivain vieillit est appelé par une traductrice à prononcer des conférences devant les étudiants de l'université, à rencontrer des lecteurs dans les librairies de la région, bref à faire son métier d'écrivain connu.

Un personnage hante ce récit. Il s'appelle Antón, sa femme Niévés, et malgré leur pauvreté et leur nombreuse famille, ils ont recueilli ce garçon, lui ont permis de subsister dans cette province espagnole qui se remet encore difficilement de la guerre et du franquisme. Antón fut, et reste phalangiste. Et, revenant à Huesca, à quarante ans de distance, le narrateur en apprendra beaucoup plus, et sur son bienfaiteur et sur ses activités politiques, que pendant le séjour qu'il fit chez lui et chez d'autres personnes, avant les années cinquante.

Michel Del Castillo prévient qu'il n'écrit pas une biographie. «S'agit-il d'un roman? D'une enquête?» Comme toujours de son propre aveu, l'auteur écrit pour éviter de vivre; qu'il a toujours fui son angoisse dans les livres, lesquels contiennent sa vie la plus profonde; il faut le suivre dans cette Espagne austère, tout près de Saragosse, et comprendre la haine qui continue de l'habiter: «J'aimerais parler de haine à haine, comme on s'épanche cœur à cœur. N'est-ce pas la même chose du reste? Tout cœur déborde de haine, qui est de l'amour sans usage».

Pour qui connaît bien l'auteur de *Le Crime des pères*, ce retour vers la mère, qui l'a abandonné, vers le père qu'il n'a revu que pour mieux le voir s'éloigner, est inséparable de l'histoire de l'énigmatique Antón. Et de ce que lui racontèrent les gens de Huesca, à commencer par ses filles Lisa et Candis. Ce tissu d'horreurs, le jeune narrateur ne l'avait pas soupçonné, encore que la violence de son protecteur, qui se déchaînait contre ses filles et même contre sa femme et contre lui, le «protégé», aurait dû le mettre en garde.

C'est un livre très mélancolique, tout empreint d'un parcours de vie sans doute voulu — celui de n'exister finalement que par et pour les livres — consolation souvent amère d'un homme de notre temps, un Européen qui s'avoue être «un enfant de la défaite». Del Castillo (est-ce le romancier ou l'homme réel qui parle?) témoigne d'une incurable tristesse.

On accordera à l'auteur de *Le Crime des pères* que, les mots, il sait les assembler. Que son récit est poignant et qu'on n'arrive pas à s'en détacher avant la lettre finale adressée à la «chère Candis», née le jour même de son arrivée chez Antón. «Jusqu'à notre dernière rencontre, écrit-il, j'étais, Candis, persuadée de haïr l'Espagne et de détester les Espagnols. Après t'avoir vue, écoutée, je ne suis plus sûr ni de ma haine ni de ma détestation».

On est persuadé que Michel Del Castillo continuera d'évoquer sa patrie natale, pour le meilleur et pour le pire, dans la suite de son oeuvre. Et c'est bien ainsi.

LE PARADIS  
Hervé Guibert, *Gallimard*  
1993, 141 pages.

Lui, il est l'un de ces écrivains qui n'ont jamais rien publié, mais il a de l'argent plein les poches, un passeport suisse, une maladie innommée et un chapeau de paille sur la tête; elle, elle était championne de natation en dos crawlé, elle prépare une thèse sur les écrivains fous, son arrière-grand-père a inventé le ketchup, elle écoute les Cocteau Twins et rafale du feuilleton *Les Simpson* qu'elle attrape sur le téléviseur de bord en vérifiant les horaires-télé des pays traversés et en se rangeant sur les accotements pour ne pas le manquer...

Tous les deux, ils filent pieds nus en Mercedes bleu de Prusse, ils étaient il y a peu en Afrique, au Mali, ils sont allés à Bora-Bora, les voilà maintenant en Martinique où, le roman commençant, Jayne Heinz qui nage au large des Salines meurt évanouie sur un récif de corail; «je me retrouvai seul au bout du monde, avec une voiture de location que je ne savais pas conduire», écrit le narrateur.

Qui écrit? Le narrateur Hervé Guibert, 36 ans, durant son dernier été, celui de 1991, quelques mois avant son suicide de décembre qui fut le ras-le-bol ultime d'un sidatique public trop public. Cet été-là, le narrateur Hervé Guibert, avec une grâce préservée, a nagé en dos crawlé dans une fiction idyllique et pathétique à la fois où, faisant fi de sa littérature d'observation clinique, de tous ses soucis de sida, il a fendu les flots de la littérature avec une plume fine et presque allégre, presque insou-

ciante, presque sublime, à la recherche des paradis à perdre...

Ce livre-là, cette fiction hétérosexuelle où Jayne et le narrateur font la dérive dans les DOM-TOM (il a attrapé un virus à Ségou, elle s'est mise à boire à Bora-Bora, au Sofitel de Papeete ils sont tombés sur une délégation menée par Charles Pasqua...), est le livre de Guibert le plus étrange, le plus réussi peut-être, le plus rimbaldien sans doute, parce qu'il est à la fois le plus léger et le plus dramatique. Guibert dissimulant avec une ironie de désespéré un grand propos sur la mort dans un petit sujet fictif de vacances...

Mais cette fiction, comme le corps de Jayne Heinz, est vite évanouie. On se rend compte que cette ex-championne de dos crawlé, qui écoutait les Négresses vertes et les Cocteau Twins avec ses machins dans les oreilles, qui prenait des notes sur Strindberg, Nietzsche et Robert Walser, cette Jayne, une fois repêchée, n'a pas d'identité, et Interpol confirme: il n'y a pas de Jayne Heinz, «ni au vingtième siècle, ni au dix-neuvième siècle». A Fort-de-France on en parle déjà comme de «la jeune noyée qui n'avait pas de nom».

Seul, le narrateur s'isole donc en lui. Il défait les bagages de sa copine. Sur les cassettes des Négresses vertes, on n'entend rien, elles sont vierges. Dans ses cahiers sur les écrivains fous, il n'y a pas de notes. «La femme que j'aimais était un fantôme?» Parfois, avec le revolver qu'elle lui a demandé d'acheter «pour le voyage», le narrateur, elle le lui demandait, branlait Jayne Heinz avec le canon, «pour le plaisir», et ils s'aimaient «comme deux fous»... «Ma Jayne n'existerait pas! C'est moi qui ai maintenant l'impression, à cause



Hervé Guibert: «On ne revient jamais d'Afrique, voilà la vérité.»

de ces idioties de flic, de n'avoir été qu'un fantôme aux côtés de Jayne, d'avoir été déjà mort au moment où elle m'a rencontré, et je crois aimé».

Tout est entremêlé dans le Paradis de Guibert. Fiction et réel, fiction du réel. Du très serré. On verra dans ce dernier ouvrage littéraire d'Hervé Guibert une grande mais frêle allégorie sur la recherche du bonheur impossible, sur la façon d'aimer sa mort à 36 ans, sur l'errance, sur les soleils qui vous brûlent et vous usent, sur les paysages qui se brouillent et les blessures qui apparaissent et ne se referment plus, sur le paradis à peine entrevu et déjà perdu.

Ce n'est pas par hasard que Guibert, cette fois-ci, fait entrer Arthur Rimbaud dans sa rêverie fictive, dans son dernier écrit. Rimbaud l'Africain, le fuyard en Abyssinie, le poète qui se perd dans la jungle. Il est présent dans le livre de Guibert comme un frère du narrateur. Rim-

baud qui efface son passé en avançant dans les brousses inconnues, le chasseur d'éléphants qui épousa une Africaine fumeuse de cigarettes, amours hétérosexuelles et exotiques d'écrivains désenchantés, en fuite, que l'on va amputer d'une jambe, d'une vie; «les estropiés, mes frères» écrit le narrateur, écrit Hervé Guibert, écrit ce jeune homme désespéré dont la colère parfois éclate: «qu'étais donc parti chercher Rimbaud dans ce pays de sales nègres?»

«On ne revient jamais d'Afrique, voilà la vérité. Je resteraï fou, fou et amnésique, sans souvenir du nom de la bière africaine qui m'a soulagé le soir, et fait sombrer plus tard. Rimbaud dit qu'on y vieillit de cinq ans en un an, mais c'est peut-être beaucoup plus. Je suis déjà si vieux. Maintenant je suis vieux comme un arbre, comme un iguane millénaire à la carapace tannée par le soleil».

Après cela que dire, qu'écrire...



PIERRE LEFEBVRE

## BANDE DESSINÉE Une plongée dans l'absurde

«J'aime en arriver à un point où il n'y a plus qu'une alternative: pleurer ou rire»  
— François Boucq

L'univers de François Boucq est à la fois l'un des plus amusants de la BD contemporaine, l'un des plus étranges et, lorsqu'on s'y plonge sérieusement, l'un des plus inquiétants. Ses courtes histoires mettent en scène un absurde de situation, pas si éloigné de l'humour britannique, tout compte fait. Sauf que Boucq pousse si loin la logique de ses axiomes tordus que le lecteur, d'abord amusé, sent subitement monter en lui une sensation de vertige. Chez Boucq, les choses et les gens cachent un secret. Ils sont ce qu'ils semblent être, mais également autre chose. Son dessin rend à merveille cette duplicité, car, chez lui, le moindre corps fait l'objet d'une si grande minutie du détail que ce qu'on avait reconnu au premier coup d'oeil nous devient peu à peu au fil des images étranger.

J'ai rencontré François Boucq lors de son récent passage à Montréal, alors qu'il effectuait la promotion de son dernier album, *La Cathédrale invisible*, en collaboration avec Alexandro Jodorowsky.

### L'essence du pachyderme

«Je tente toujours de voir et le particulier et le tout» me dit l'intéressé, après que je lui aie soulevé cette dualité dont

son oeuvre est si fortement imprégnée. «L'aliénation de l'univers dans le particulier est une chose qui me préoccupe beaucoup. Par exemple, dans cette histoire où un éléphant devient amoureux d'une trapéziste, j'avais d'abord envie de dessiner des textures d'éléphant, puis j'ai tenté de découvrir ce qui fait que les éléphants sont tous des éléphants, mais que chacun d'eux est un individu. De fil en aiguille je me suis dit: et si un éléphant pouvait être subtil? si derrière cette énorme carapace il y avait un petit oiseau au petit cœur pétri par les événements?»

Et de fait, malgré un humour esthétique qui lui donne un aspect humain, le pachyderme est repoussé par la trapéziste. Désormais homme et bête, mais pourtant ni l'un ni l'autre, il est vite banni des deux communautés, et fini solitaire et alcoolique. Cette histoire, malgré sa prémisse amusante, est d'un tragique profond. «J'aime que l'humour cultive l'ambiguïté. C'est une manière de révéler un aspect insupportable de la vie des êtres humains. D'en arriver à un point où il n'y a plus qu'une alternative: pleurer ou rire.»

Chez François Boucq, la situation la plus loufoque est teintée de réalisme. «Une idée ne doit jamais se limiter à un

gag, mais se doit d'abord d'être crédible. Si je dis: c'est un boucher qui fait de la sculpture avec ses quartiers de viande, c'est amusant, mais ça ne suffit pas. Il faut qu'il n'y ait plus aucun doute sur le fait qu'on puisse faire de la sculpture avec de la viande. Je m'efforce donc de faire en sorte que mon lecteur voit les quartiers de viandes à travers le regard amoureux que le boucher porte sur eux. Cela m'apparaît crucial, cette passion qui anime ses personnages.»

Boucq lui-même en déborde. Lorsqu'il lui arrive de travailler avec un scénariste, il refuse d'être un simple exécutant, mais y va de toute sa charge créatrice même si elle se trouve harnachée par le récit d'un autre. «Avec Charyn» (avec lequel il a réalisé, entre autre, le magnifique *Bouche du diable*), il est devenu co-scénariste. Pour les deux albums qu'ils ont faits ensemble, Boucq s'échappait du synopsis de base fourni par Charyn, fuyant les atmosphères qu'il avait tissées. «Si bien que mon travail était devenu plus près de l'adaptation que de la simple mise en image», explique-t-il.

Avec Jodorowsky, c'est très différent. Je m'occupe uniquement du dessin, du découpage et de la mise en scène. Pour

*La Cathédrale invisible*, nous sommes partis d'une constatation toute bête: plus personne aujourd'hui ne construit de cathédrale. Qu'est-ce que cela pourrait bien représenter en bâtir une maintenant, en cette fin de vingtième siècle? L'album s'est érigé là-dessus».



Alder le monde mot à mot

CODE  
L'abonnement général à l'Éditions du Devoir  
pour une période de 12 mois  
Prix annuel de 17,95 \$

124 p.  
17,95 \$

Paule Noyart  
Vigie  
roman

Un éboueur, un chien et quelques fous... Elle dérive en Amérique.

PAULE NOYART

815, rue Ontario Est, bureau 201, Montréal (Québec) H2L 1P1  
Téléphone : 514.525.21.70 • Télécopieur : 514.523.94.01

## DE TOUT POUR TOUS



Québec

Baïl (2 baux par enveloppe)

1,75 \$

Conduire une moto

127 pages

9,95 \$

Le bel âge pour bien manger

104 pages

9,95 \$

Répertoire des mois, des semaines et des journées thématiques 1993,

112 pages

8,95 \$

Les lois et les règlements québécois les plus demandés sont disponibles en librairie.

LIBRAIRIE PAPETERIE  
**LE BOUQUIN**

395, boul. Cartier, Laval (Québec) H7N 2R8 (514) 688-6036

LIBRAIRIE  
**LE FURETEUR**

615, ave Victoria Saint-Lambert (Québec) J4P 3R4 (514) 465-5597

CONCESSIONNAIRES DES PUBLICATIONS DU QUÉBEC



UNE BANDE ENVAIT UN PARC  
Une bande de citoyens en veut assez de voir un parc de montagne laissé à l'abandon. Ils ont donc décidé de s'organiser à entretenir les déchets, planter des fleurs et repenser les sentiers touristiques.  
Les gars font partie d'une douzaine d'associations. Un à un, ils contribuent à rendre notre monde meilleur. Soyez sensible de cette association.

LIBRAIRIE HERMÈS  
de 9h à 22h  
362 jours par année  
1120, ave. Laurier ouest  
outremont, montréal  
tel.: 274-3669

## L I V R E S

## PARCOURS D'UN ÉCRIVAIN

## Carnet 25

MARIE-CLAIRE BLAIS

Ce sont de longs séjours dans une maison sans électricité du Maine, laquelle est égayée le soir par les lueurs des lampes à l'huile, c'est une succession d'étés austères pendant lesquels j'écris un roman que m'ont inspiré mes amis Jack et Robert à Cambridge, c'est un court roman sur la responsabilité sociale le désarroi personnel, c'est la naissance pour moi de cet être qui m'était inconnu avant la rencontre de Jack, mon ami étudiant de Cambridge qui sera détruit par les drogues, Robert, le jeune écrivain noir meurtri à jamais par la cruauté du racisme, ces années-là aux États-Unis, c'est la naissance de David Sterne. Mes amis revivent à travers ce héros de roman qui est un personnage dont la jeunesse a été brisée.

Mary est absorbée tout le jour par ses carnets de dessins, elle dessine de sa plume de bambou les champs brûlés par le soleil, les pommiers aux ombres fraîches, sur le feuillet blanc des carnets l'encre de Chine révèle des formes, des images de la beauté du monde saisie sur le vif.

L'atroce guerre continue. Jack est devenu objet de conscience, il a fui au Canada, ne pouvant s'adapter il est revenu à Cambridge où il a poursuivi son errance et ses abus d'alcool et de mescaline.

Robert a écrit un roman autobiographique refusé par son éditeur, dans ce roman, Robert raconte comment il a vécu de la prostitution dans les rues de New York. Le roman ne sera jamais publié.

Pendant que j'écris ce roman, les visages de Jack et Robert se confondent en une seule figure tragique, celle d'une génération vouée par la guerre du Vietnam, la ségrégation qui a déjà fait tant de victimes, à une disparition précoce, une usure prématurée.

Parfois, pendant ces étés, Barbara vient se reposer, c'est peu de temps avant une mission pacifiste au Vietnam, c'est peu de temps aussi avant de voir sa photographie dans le journal, lorsqu'elle sera assaillie par les soldats pendant une manifestation avec ses camarades, à Saïgon.

L'apparition de grands artistes traverse l'isolement de la campagne muette. Parmi d'autres artistes et écrivains qui se retirent dans le Maine en été, je vois John Cage créer sa musique à l'École de peinture de Skowhegan, il dit que nous pouvons tous participer à ses constructions de métal, que nous pourrions inventer des sons illimités nous aussi, il joue de sonorités diverses, instruments de percussion, rumeurs radiophoniques, micros, tous les objets dans la salle de concert qui, à l'École de Showhegan est une grange ouverte sur des prés où brouillent tranquillement des moutons, les objets les plus humbles de la vie mécanisée se métamorphosent en une symphonie barbare et concrète qui heurte nos sens tout en les captivant. Un son aussi rude que le bruit d'une porte qui se ferme, jumelé au bruit de l'eau, au chant aigu d'une

flûte, nous transportent ailleurs, vers ces régions sonores ensorcelées qui sont le domaine de John Cage.

Pendant ce concert de John Cage, la forme de mon roman me préoccupe, j'aimerais entendre la voix du texte, sans doute serait-ce une voix cassée, comme la musique de John Cage, la forme n'en sera pas conventionnelle, car lorsque je pense à Jack, à Robert, aux bouleversements de ces deux existences, je me sens tressaillir des secousses, de l'énorme vertige d'être qui les ont habités tous les deux. Robert a survécu à ses peines, on ne le voit plus marcher sur les dunes, enveloppant de son bras les épaules de Jane car depuis que Jane a perdu tous ses cheveux, pendant ses traitements du cancer du sein, on ne les voit jamais ensemble comme au temps de leurs promenades d'autrefois; découragé par les refus des éditeurs Robert persévère à s'enfermer pour écrire. Mais que deviendra-t-il lorsque Jane ne sera plus à ses côtés?

Parfois brille dans les yeux de Robert une flamme noire qui semble dire «Je vous hais tous.» Lorsque nous nous croisons dans les rues de Wellfleet, Truro, il ne me parle plus, ne semble plus me voir.

Je reprends plusieurs fois mon roman, donnant à l'écriture un ton indompté, fébrile, la musique du texte, est celle d'un poème fragmenté, déchiqueté, tout en heurts en coups sourds comme le sont les vies de Jack et de Robert. Le saut de Michel Rameau du clocher de la chapelle de son collège, ce saut sans cris, sans paroles, est le saut dans le vide de Jack du dixième étage d'un hôtel de Boston, la poursuite inlassable de David par les policiers est l'histoire de Robert que les blancs assiègent et persécutent, dont la vie est sans repos, même cet oasme de la vie intellectuelle qu'il avait cru trouver en écrivant des livres.

Jack laisse une note. «Je m'envole, c'est trop dur et personne ne veut m'aider dans ma réhabilitation, je ne vois pas non plus quand finira la guerre. Adieu.» Pourtant, grâce aux militants, la guerre prit fin, et Jack aurait pu connaître quelques années de bonheur, en allant vivre à la campagne, en se mariant, ayant une famille, comme il le souhaitait, mais l'enfant des fleurs, le hippie à l'âme tumultueuse s'est égaré en route.

Puis c'est le retour vers Wellfleet. Le roman est enfin terminé, bien que les vies de Jack et Robert continuent de me peser. Par ces bois de pins de Wellfleet, de Truro, par le noeu de ses petites routes et des sentiers où poussent les champignons, je vais à bicyclette vers Provincetown, ville joyeuse, bruisante de l'amour des garçons les uns pour les autres, de leurs approches, de leur promiscuité tendre, dans les rues, les chambres d'hôtels dont les rideaux des fenêtres battent dans le vent, ville de libération sexuelle en ce temps là, car le rigorisme de la morale se relâche et chacun exulte sa façon d'aimer et de vivre dans une liberté si neuve qu'elle en a un goût de sauvagerie et d'aventures enivrantes. Je n'ai connu Provincetown qu'en hiver, visitant avec Mary ses peintres et ses poètes qui vivaient cachés derrière leurs volets clos! Ces grèves désertiques que tous avaient abandonnés sont maintenant les plages de l'été où se prélassent les beaux jeunes gens qui s'aiment, dont quelques-uns ont encore dans le regard les doutes et la candeur de l'adolescence.

## ESSAIS QUÉBÉCOIS

## Rien ne va plus

## La société peut-elle dicter les règles du jeu?

## LES OBSEDÉS DU JEU

(L'ÉPIDÉMIE INVISIBLE)  
Claude Marcil, ed. Louise Courteau, «Recovery», 184 p.

Vieux comme le monde, mais ancré dans l'enfance, le jeu est une grimace adressée au tragique, un pied de nez à la mort, un bras d'honneur au sérieux et à la routine qui nous guettent. On s'y adonne dans un vertige infini jusqu'à ce qu'une cloche appelée réalité sonne la fin de la récréation. Pour vivre ensuite dans l'attente de la prochaine récréation, de la prochaine confrontation avec le hasard. Le jeu est une pulsion (abondamment commentée par la psychanalyse), mais depuis le début de ce siècle, depuis l'entre-deux-guerres surtout, depuis la naissance du marketing et du consommateur, depuis que le divertissement est une industrie de pointe, il régit en maître sur nos temps libres, voire sur notre quotidien. La société des loisirs a-t-elle fait de la pulsion du jeu, inhérente à l'individu, une compulsion malade? C'est la question que l'on peut se poser après avoir lu *Les Obsédés du jeu*.

## La maladie

Œuvre de deux journalistes, *Les Obsédés du jeu* se présente comme un grand reportage sur l'emprise du jeu chez les joueurs dont le comportement confine à la pathologie. À l'aide, principalement, de témoignages recueillis chez les Gamblers Anonymes, les deux auteurs tracent un portrait du joueur digne d'un récit de William Irish ou de James Ellroy: un portrait noir foncé. Comment aimeriez-vous être le type qui, pendant que sa femme fait une fausse couche à l'hôpital, pleure parce que le cheval sur lequel il a parié a chuté? Ou celui qui, pour soutirer de l'argent à ses beaux-parents, ment sur le compte de sa femme? Qui va liquider les avoirs de sa famille en un après-midi au casino? Qui, pour assouvir sa passion délirante, se promène avec des centaines de milliers de dollars en espèces dans ses poches? Qui organise toute sa vie en fonction des quelques heures (parfois quelques minutes) que durera une séance de black-jack ou une course de chevaux?

Sous-titré «L'épidémie invisible», le livre de Claude Marcil et Marie Riopel est construit à partir de deux prémisses. La première, tout à fait d'actualité (voir l'étude menée par le psychologue Robert Ladouceur, justement cité dans *Les Obsédés du jeu*, sur les coûts sociaux du jeu), tient au fait que les joueurs compulsifs sont beaucoup plus nombreux qu'on peut le croire. La deuxième prémisses concerne l'explication du phénomène: le nombre de joueurs et les répercussions sociales du jeu sont sous-estimés parce que, contrairement à l'alcoolisme ou à la toxicomanie, il n'y a pas de dépendance physiologique dans le jeu, le corps n'en a jamais trop, parce que le jeu, lié à l'argent et à un déni catégorique de la réalité, constitue la forme la plus pure d'accoutumance psychologique. On sait, par ailleurs, le magnifique parti littéraire qu'a tiré Dostoïevski de cette accoutumance dans... *Le joueur*.



ROBERT SALETTI

## La thérapie

Lié à l'aspect proprement journalistique du reportage, il y a également dans *Les Obsédés du jeu* un aspect «thérapeutique». La solution à la maladie du jeu? D'un point de vue individuel, il faut se tourner du côté des Gamblers Anonymes, créés en 1957 sur le modèle des Alcooliques Anonymes qui, eux, ont vu le jour dans les années trente. Basée sur l'entraide par les pairs, la parole libératrice et la conviction que la guérison n'est toujours qu'un sursis, cette thérapie de groupe fonctionne avec des règles simples mais sévères et une mise en scène qui invitent le «pécheur» à admettre publiquement son problème, première étape cruciale du «traitement». Sans connaître l'efficacité réelle des Gamblers Anonymes, on peut se demander s'il est possible actuellement pour un joueur compulsif de trouver mieux, et à moindres frais, que cette thérapie.

D'autre part, d'un point de vue social, la question devient: quel rôle joue l'État dans la contagion de l'épidémie, un État qui intervient de plus en plus lourdement dans l'industrie du jeu? Cette intervention encourage-t-elle le comportement compulsif chez les joueurs ou est-elle justifiée par le fait qu'elle vise à compenser les coûts sociaux engendrés par le

jeu? Même si les auteurs penchent visiblement pour la première option, le lecteur manque ici de données et le dernier chapitre des *Obsédés du jeu* est à cet égard beaucoup trop bref.

À ceux qui pensent toutefois que l'interventionnisme de l'État, avec ses gros sabots, est un événement récent, le chroniqueur recommande la lecture du premier chapitre de *La Peau de chagrin*, dans lequel un héros typiquement balzacien joue son va-tout dans une maison de jeu conforme à la loi, une loi chargée de protéger une «passion essentiellement impossible». D'ailleurs, l'idée de la peau de chagrin est intéressante en elle-même. Dans le roman de Balzac, cette peau représente un talisman qui a la particularité de s'amenuiser à mesure que son propriétaire réalise ses désirs. Selon cette théorie de l'énergie, l'individu a le choix de vivre une vie longue, calme et sans passion, toute de raison entretenue, ou une vie intense et brève, toute de désirs assouvis. Il a le choix entre le sérieux et le jeu, l'inertie et l'émancipation, c'est-à-dire entre deux formes de mort.

Ce que *Les Obsédés du jeu* ne dit pas, c'est comment ne pas franchir la frontière entre pulsion et compulsion. On veut bien comprendre que, pour un joueur compulsif, le jeu est une maladie et qu'à ce titre, c'est tout ou rien, c'est la guérison ou l'auto-destruction. Mais pour les joueurs ordinaires que la plupart d'entre nous sommes, comment tracer la ligne entre la passion et la réalité? Il y a en annexe au livre une liste de vingt questions qui permettent de déterminer, en principe, si vous êtes un obsédé. Si vous répondez oui à au moins sept des questions, vous êtes prêt pour les Gamblers Anonymes. J'ai fait le test, et j'ai répondu oui à... sept questions.



Le jeu constitue la forme la plus pure d'accoutumance psychologique.

## TRUFO MISTO

PIÈCES DÉTACHÉES  
de Gérard Delteil chez Fayard.  
216 pages.

COEURS SOLITAIRES  
de John Harvey chez Rivages-Noir.  
346 pages.

REVUE POLAR  
No 8. Éditions Rivages. 186 pages.

Par quoi qu'on commence? Un p'tit prix? Pourquoi pas! Bon, allons-y avec le Prix du Quai des Orfèvres. Avant de vous dévoiler l'identité du récipiendaire, faut que vous sachiez que le prix en question est décerné chaque année sur manuscrit anonyme, par un jury présidé par M. le Directeur de la Police judiciaire de la Préfecture de police, 36 quai des Orfèvres. Il est proclamé par M. le Préfet de police.

Bigre! Un Directeur... Le Directeur de la flicaille parisienne plus le Préfet de la maison Poulga franchouillarde appelés à légitimer sur le polar de l'année, ça nous a drôlement impressionné. Même que ça nous a intimidé. Toujours est-il qu'on a lu le manuscrit choisi par ces mézigues. Cela s'intitule *Pièces détachées* aux éditions Fayard. Et cela a été écrit par Gérard Delteil.

Et alors? Ben on est gêné. En fait, on est très gêné parce que si le livre on a lu, le livre on ne s'en souvient presque plus. C'est idiot, j'en conviens. D'autant plus aisément que de l'idiotie, on en possède bien des tares. Remarque que, sans vouloir se justifier, ce trou de mémoire a un p'tit quelque chose de révélateur. De signifiant, comme disent les gens chics.

Parce que comme dirait Wolfgang-Amadeus Polar, le rigolo de la revue Polar, si on ne s'en souvient

pas, c'est que c'était un peu couillon sur les entournares. Non? Et punaise, que c'est vrai ça. De la couillonnerie, faut le confesser, nos deux «flicailleurs» d'en haut ont été les complices. Car cette histoire qui met en scène un médecin économiquement vicieux qui s'acoquine avec des gros méchants du cartel de Medellín, c'est du ressassé. C'est dit.

Nos amis british, je parle des écrivains, ont une prédilection pour le mal mis en relief par des intellos. Chez eux, c'est presque une tradition, les universitaires jouent fréquemment du revolver, du couteau, de l'arsenic ou de la cordelette. En tout cas, ils en jouent plus souvent que les pros. À croire que chez eux, la lutte des classes laisse sa place à la lutte des castes.

Prenez *Cœurs solitaires* de John Harvey aux éditions Rivages. Prenez ce roman qu'on a trouvé excellent. Le topo est le suivant: deux femmes souffrant d'un déficit affectif sont zigouillées. La hiérarchie policière met l'inspecteur Resnick sur le coup. Ce Resnick, le talent de l'auteur aidant, on l'a tout de suite apprécié.

Notre homme est du genre célibataire. En fait, comme beaucoup de ses flics qu'on retrouve dans les polars made in USA, il est divorcé. Et comme il est d'un âge quelque peu avancé, notre homme, à domicile, est paumé. Il mange comme un pied et sur sa cravate une tâche est toujours imprimée. Heureusement, il y a ses chats. Et, tenez-vous bien, ses chats se prénomment Miles, Dizzy, Pepper et Bud.

Et alors? Ben Miles c'est pour Miles Davis, Dizzy pour Dizzy Gillespie, Pepper pour Art Pepper, et Bud pour Bud Powell. Quant votre propre Dizzy joue au tigre du Bengale en compagnie de votre Monk sur

vosre couvre-lit, au moment précis où Harvey vous conte les mauvais coups des chats de Resnick, vous vous dites: «on tient un bon bouquin.» Et c'est vrai que, malgré quelque longueurs ici et là, il est chouette ce *Cœurs solitaires*.

Car notre Harvey, fidèle à la méthode dite du procédurier, profite de l'occasion qu'il s'est allouée pour faire le procès d'une société qui produit de la solitude comme on produit des bouillons. En mettant leur destinée respective dans les annonces classées des journaux, ces «cœurs solitaires», toujours des femmes, aiguissent les sens d'un meurtrier dont évidemment on ne vous dévoilera pas l'identité.

La phrase du livre? Page 79: «Conjugué sur un certain ton, la nostalgie devenait l'arthrite de l'esprit.»

Des éditions Rivages, on retiendra encore le huitième numéro de la meilleure revue du genre, soit Polar que François Guérif et Michel Lebrun animent avec une passion et une science exemplaires. Au menu de ce no 8, nos amis nous proposent un savant dossier sur la régionalisation du roman noir. Écrit par Jean-Pierre Deloux, le principal article, pas moins de 49 pages, fourmille d'informations étonnantes.

Ce même Deloux présente également le plus célèbre des «régionalistes français d'aujourd'hui», soit Pierre Magnan, l'auteur du délicieux *Le sang des Atrides*. En prime, toujours dans le cadre de ce dossier, on nous refille une nouvelle de Lawrence Block dont la Série noire vient, incidemment, de publier *Un ticket pour la morgue*.

Bref, comme tous les numéros précédents, ce No 8 est indispensable.

## Libre Expression

# Le bon Dieu s'appelle Henri.

un roman historique signé LOUIS-MARTIN TARD

## ESPIONNAGE ET ROMANTISME

C'est à titre d'agents secrets que les héros de LOUIS-MARTIN TARD parcourent cette Amérique en devenir. Ils se trouvent mêlés à plusieurs événements de la guerre de l'Indépendance américaine, et nous les suivons au fil d'aventures épiques, d'amours inattendues et de dangers de toutes sortes.

Après *Il y aura toujours des printemps en Amérique*, LOUIS-MARTIN TARD récidive avec un nouveau roman, *LE BON DIEU S'APPELLE HENRI*, qui nous plonge au cœur d'un XVIII<sup>e</sup> siècle fébrile. Les héros: Marie-Louise et Nicolas de Gignac dont le rêve est de libérer le Canada de la tutelle de Londres.

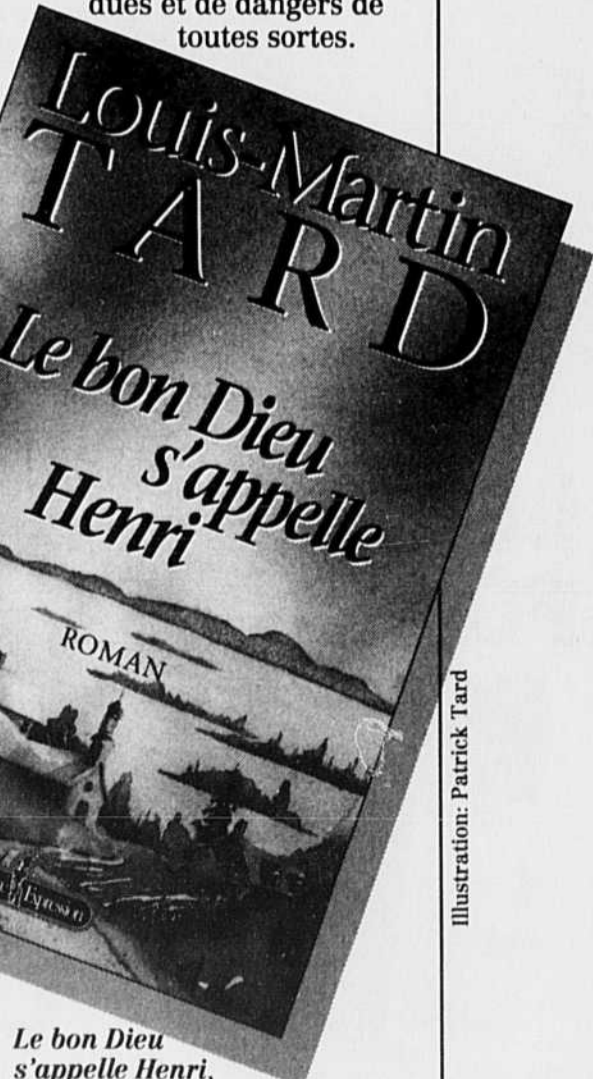


Illustration: Patrick Tard

*Le bon Dieu s'appelle Henri*, de LOUIS-MARTIN TARD  
Éditions Libre Expression  
528 pages, 24,95\$

Photo: Stephan Poulin